

Le vice et la vertu

Dès le lendemain de son élection, le maire de la belle ville de Cressin, Gérard Baréti prit une série de décisions courageuses. Il entendait respecter les engagements contractés lors de sa campagne, surtout qu'ils pouvaient se résumer en un idéal clair et incontestable : lutter contre le vice, défendre la vertu. Et que personne ne lui soutienne que ce combat possédait un caractère désuet ! Il avait été choisi par ses administrés pour cela.

Au premier jour de son mandat, il rédigea un arrêté imposant une brève déclaration en introduction de tous les conseils municipaux et de toutes les manifestations importantes de la ville. Une prière laïque répondant aux besoins de sacré de chacun et ramenant dans les affaires humaines un esprit de concorde. Au second, il exigea une tenue irréprochable dans les services de la mairie, quitte à passer lui-même inspecter tous les bureaux. Les femmes devaient éviter les jupes trop courtes, le maquillage trop prononcé, les décolletés plongeants. Il fit ensuite rétablir le port de l'uniforme dans les écoles. Une réforme qui plut à la majorité de ses administrés. Enfin et surtout, il décida de redonner vie à quelques précieuses traditions de la région : fête de la simoeste, sorte de tourte à la pomme de terre, à l'ail et au fromage, chasse aux perdreaux à cheval, procession du solstice d'automne, bal du printemps. Chaque mois, un événement réunissait la plupart des cressinois sur la grande place.

Bien sûr, la plupart des habitants étaient ravis de retrouver « leur » commune et ses coutumes. Celle qu'ils avaient connue, enfants. Le maire aurait dû se réjouir de cette réussite. Pourtant il semblait de plus en plus préoccupé. Un détail le contrariait, l'agaçait, l'obsédait, à ne plus pouvoir penser à rien d'autre... Au centre de la place de l'hôtel de ville se dressait la statue de la fondatrice de la cité. Bel exemple de la mode classique de la fin dix neuvième siècle, elle représentait Jeanne, courageuse paysanne qui avait défendu sa ferme contre une demi-douzaine d'envahisseurs à coups de fourche. La jeune femme était idéalisée sous les traits d'une amazone ou d'une déesse... Le problème ne tenait pas à la qualité artistique de l'œuvre, mais à la manière dont Jeanne était vêtue. Une toge la couvrait à peine et laissait apparaître ses deux seins. Pire, à cause d'un drapé d'une exceptionnelle finesse, on devinait son pubis. On le voyait même sous un certain angle.

Pendant des années, personne ne s'était offusqué du caractère quelque peu licencieux de la statue. Les passants s'y étaient habitués ou n'y avaient jamais prêté attention. Monsieur Baréti, pas plus qu'un autre ! Sauf que, grâce à une judicieuse préemption, la mairie venait d'acquérir un terrain à côté de la place pour y bâtir l'école primaire dont la ville avait besoin. Et on ne s'était pas rendu compte que les fenêtres du second étage donnaient sur

le sein gauche de Jeanne et que celles du premier se trouvaient à l'exacte hauteur du drapé suggestif et du pubis.

Dès le premier jour de la rentrée des classes, et même dès la première heure du premier jour, l'établissement avait retenti de ricanements et de saillies grivoises. Les enfants passaient leur temps à reluquer la statue. Malgré leur âge, ils possédaient un imaginaire prolifique et un vocabulaire fleuri. Lors des récréations, les enseignants ne parvenaient pas à leur faire quitter leur poste d'observation.

À la seconde où il en avait été informé, le maire s'était mis dans une colère noire. Il avait convoqué son chef de cabinet, un cousin de sa femme dont il tolérait de plus en plus difficilement la paresse et les excès de boisson. Il lui avait ordonné d'aller interrompre le repas de l'élu à l'urbanisme et de l'adjointe à l'enfance ! Il les fit conduire dans l'école à proximité d'une fenêtre sans prononcer un mot. Il les observa deux bonnes minutes sans ciller.

« Que distinguez-vous d'ici ? » demanda-t-il enfin.

« La place principale de notre belle ville. » S'écria son cousin, ravi de pouvoir lui répondre. Pour une fois.

« Et au centre ? »

« Notre nouvelle école » avait répondu l'élu à l'urbaniste en souriant. Enfin, le maire voulait les féliciter de l'évidente réussite de leur action ! Il valait juste mieux éviter d'aborder la question des dépassements de budget. Dépassements négligeables au regard de la beauté du bâtiment.

« Non, cher ami, vous ne pouvez voir l'école où nous nous trouvons... je vous le redemande donc : que discernerez-vous au centre de la place, juste en face de cette fenêtre ? »

Les trois adjoints de Baréti se regardèrent un peu étonnés. Ils ne saisissaient pas ce que le maire voulait leur faire dire. Pourtant, ils avaient une certaine habitude de ses étranges questions, de ses longues tirades durant lesquelles il citait d'obscurs moralistes, des philosophes chrétiens oubliés ou son grand-oncle, un ancien sénateur qu'il adulait.

L'adjointe en charge de l'enfance chuchota : « Jeanne. »

« Quelles résolutions comptez-vous prendre ? » conclut-il au terme de son discours sibyllin.

« Dans quelle perspective ? » osa demander l'élu à l'urbanisme.

« Pour lutter contre le vice et défendre la vertu... autrement dit, ne plus tolérer pareille abomination juste devant l'école ! Comment voulez-vous que ces jeunes gens acquièrent une... une certaine civilité. »

Les trois subordonnés échangèrent un rapide regard, incapables de répondre quoi que ce soit. Ils venaient enfin de comprendre de quoi leur édile leur parlait. Après un nouveau et interminable silence, durant lequel Baréti ne les quitta pas des yeux, l'adjointe en charge de l'enfance osa un commentaire : « Il s'agit de la fondatrice de notre cité, sculptée par Henri Desrosiers, un de nos plus éminents artistes, disciple de Jean-Baptiste

Carpeaux. »

« Nous connaissons tous l'œuvre et son modèle. Je vous signale juste que les attributs de Jeanne se trouvent à portée de mains de l'école. Je veux dire des élèves. Des jeunes gens qui abordent l'adolescence et la puberté. Vous considérez cette situation normale ? »

Le chef de cabinet sembla s'éveiller : « Que devrions-nous trouver normal ou non ? »

« Que les seins de Jeanne gigotent au nez de ces jeunes garçons... Façon de parler. Que ces gamins puissent discerner, de leur fenêtre chaque... comment dire ? Chaque détail de son anatomie. »

« Personne ne s'est jamais plaint de sa... tenue. »

« Ce qui ne veut pas dire que cela n'a jamais choqué personne ! Pourquoi notre jeune héroïne se trouve-t-elle offerte à tous les regards, quasi nue ? Avec des attributs dessinés avec tant... tant de vraisemblance ! Et dans une pose que je me refuse à commenter. »

L'adjointe à l'enfance faillit rétorquer qu'une telle analyse de l'œuvre ne rendait pas justice à cette élégante représentation de la bravoure et de la féminité. Elle s'abstint, certaine que la discussion s'envenimerait et durerait des heures entières. Elle se borna à rappeler que cette nudité devait se concevoir dans la lignée de celle des Grecs, des Romains qui vouaient un réel culte au corps, à sa puissance, sa beauté.

« Peut-être, mais aujourd'hui nous sommes ? »

« Nous sommes ? »

« Au vingtième-une siècle, à des années-lumière de ces époques. Où d'ailleurs une véritable morale existait. Du moins, j'imagine. Aujourd'hui nous devons lutter pour conserver un brin de civilisation. Pourquoi les électeurs m'ont porté à ce poste ? Pour défendre un certain nombre de valeurs... Devinez ce que les services techniques m'ont rapporté. »

Pour obtenir une réponse, lever un sourcil suffisait, ce que les trois interlocuteurs de Baréti firent en même temps.

« Ils ont trouvé plusieurs croquis obscènes, des graffitis déplacés sur la statue, même une déclaration d'amour. »

« Plutôt émouvant, non ? La déclaration. » L'adjointe à l'enfance regretta aussitôt sa sortie, causée par son impatience grandissante... des amis l'avaient invitée à déjeuner. Elle se mordit les lèvres. Elle aurait dû attendre que la diatribe de cet âne de Baréti s'interrompe d'elle-même. Elle le savait pourtant, qu'il se nourrissait de la contradiction et que, sans réplique, il se fatiguait ! Cette fois, il se borna à les observer de nouveau.

« Trêve de discussion. Nous devons protéger nos enfants. Vos solutions ? »

Devant le mutisme de son auditoire, Baréti plongea sur son téléphone et hurla à sa secrétaire de convoquer le directeur de l'antenne technique. « Puisqu'on doit tout faire soi-même. Je vous demanderais seulement d'accompagner mon action par une sensibilisation du public. » Et il congédia ses deux élus et son chef de cabinet d'un geste de la main. « Fermez la

porte en sortant. »

Le petit groupe ne se fit pas prier et tous retrouvèrent leurs couleurs une fois dehors. « Une pinte, pour se remettre de la séance ? »

« Vous avez compris ce qu'il projette ? » s'inquiéta l'adjoint à l'urbanisme.

« Nous verrons. Allez, oublie, pour une fois qu'il ne nous a pas bloqués deux heures. »

Le lendemain, une camionnette de la mairie se gara devant la statue. Riant, bavardant, deux techniciens sortirent du véhicule et assemblèrent un échafaudage. Les parents d'élèves qui menaient leurs enfants à l'école, les passants qui traversaient la place s'agglutinèrent autour des ouvriers.

« Vous voulez réparer la statue ? Elle est abîmée ? »

Un cri s'éleva alors que l'employé municipal allumait une ponceuse et l'approchait du pubis de Jeanne.

« Vous faites quoi, les gars ? » demanda Monsieur Romaria, un retraité qui habitait en face de l'œuvre de Desrosiers depuis plus de trente ans. Les deux ouvriers ne daignèrent même pas lui répondre alors que la ponceuse attaquait le marbre. C'en était trop pour Romaria qui bondit sur l'échafaudage pour défendre la statue ! Il saisit celui qui tenait l'outil à la gorge et commença à l'étrangler. Aussitôt, il fut ceinturé vigoureusement par le second agent. Les trois hommes roulèrent dans la poussière. Un passant, puis un autre s'avancèrent pour prêter main-forte au retraité. La situation dégénérait ; les deux travailleurs jugèrent préférable de s'éloigner. La foule entourait la statue en grondant, décidée à la protéger envers et contre tout, surtout qu'elle venait d'apprendre les motivations de son maire.

« Pisse-froid ! Arriéré ! » Entendait-on de toute part. Quelqu'un proposa de créer un poste de surveillance autour du monument. Les techniciens pouvaient oser revenir en force. On organisa des tours de garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre. On riait, on blaguait dans des abris de fortune posés à quelques pas de Jeanne. On y préparait la résistance en réunissant quelques vivres : saucissons, fromages, fruits... La boulangère décida de participer à l'effort général en fournissant les frondeurs en chouquettes et en croissants de la veille. De son côté, pour fêter sa première victoire, Romaria alla partager deux ou trois bouteilles avec les factionnaires. Il leur proposa de trinquer en l'honneur de Jeanne, la première rebelle de la cité, et lui dédia la sédition.

Il n'avait pas versé sa quatrième tournée qu'une sirène assourdissante lui perçait les tympans. Les murs des bâtiments se teintèrent de rouge et de bleu. Une dizaine de policiers, équipés de la tête aux pieds, jaillirent de leurs voitures et encerclèrent les frondeurs. Leur air martial, leurs matraques, leurs tenues poussèrent le petit groupe à lever les bras en signe de soumission.

« Résistance contre l'oppression ! » hurla Romaria qui refusait de se laisser faire. Il se sentait revivre et se découvrait une âme de révolutionnaire.

« La mairie a décidé de travaux d'embellissement sur ce monument. À

présent, reculez ou on vous embarque pour tapage et désordre sur la voie publique. »

Certes, les habitants désiraient défendre leur statue, mais passer une nuit en cellule ? Personne n'en avait envie, hormis Romaria qui courageusement s'avança vers les uniformes. Sans prononcer le moindre mot, deux agents le saisirent par le col et le jetèrent dans un fourgon. « On va te tirer de là. Ne t'inquiète pas ! » Lança une voix qui s'éloignait déjà.

Une fois la foule dispersée, les techniciens reprirent leur travail, sous surveillance policière. « Si un de ces tarés revient, tu vas voir où je lui fourre mon burin. » Annonça Nicolas, le nouveau responsable du chantier.

« Assez rigolé, on s'y met pour de bon cette fois. »

Deux maçons grimpèrent sur l'échafaudage avec une manière de manteau constitué d'une plaque de métal. En une demi-heure, ils avaient habillé Jeanne : « Au moins, les gamins ne risqueront pas un coup de sang. » Répétait en boucle le responsable de l'expédition, sans y croire lui-même.

Quelques jours plus tard circulait une pétition qui réclamait le respect de l'œuvre originale et exigeait sa réhabilitation. Monsieur Baréti se borna à la déchirer avant de réfléchir à quelques projets d'importance pour sa ville. Il devait montrer un esprit d'entreprise renouvelé. Ce nouvel affront rendit malade Monsieur Romaria, le principal rédacteur de cette requête cosignée par 63 % des cressinois. Une nuit au poste avait plus éprouvé qu'il ne voulait l'avouer, lui qui n'avait même jamais été verbalisé pour excès de vitesse. Après plusieurs jours passés au lit, à avaler des litres de tisanes, il décida de réunir les quelques personnes capables de se révolter contre la tyrannie municipale. Il y en avait si peu ! Tous ceux qui pestaient contre le despotisme de leur maire détournaient les yeux dès qu'on leur demandait d'agir ! Après plusieurs heures de rencontres et de discussion, il ne put composer qu'un petit groupe de quatre complices. Il se consola en constatant que toutes étaient aussi déterminées que lui. La première réunion eut lieu dans l'arrière-boutique de la boulangerie et après quelques verres, les 4 as, comme ils décidèrent de s'appeler, se répandirent dans la nuit.

Le lendemain de cette réunion, en arrivant à son bureau, Baréti trouva son chef de cabinet qui l'attendait, dansant d'un pied sur l'autre. « Voilà une nouveauté : vous retrouver ici avant moi ! »

« C'est ma mère qui m'a réveillée. À l'aube. »

« Et pourquoi ? Elle a un problème ? Elle ne se sentait pas bien ? » S'inquiéta Monsieur Baréti. Il affirmait depuis toujours un sincère attachement aux valeurs familiales et avait beaucoup agi pour les anciens. Le chef de cabinet secoua la tête sans parvenir à ajouter un mot. Il soufflait, soupirait et se tortillait de plus en plus. Le maire comprit alors et courut sur la place. La statue avait été débarrassée de son manteau de métal qui gisait tordu et défoncé sur le sol.

« Convoquez les services techniques et la police. Ces voyous se fatigueront plus vite que moi. »

Quelques heures plus tard, les seins de la pauvre Jeanne furent à nouveau dissimulés aux regards. Et pour éviter toute mauvaise surprise, un fonctionnaire resta en faction devant le monument. Personne ne vint, évidemment, mais au bout d'une semaine de surveillance inutile, et malgré son amitié pour le maire, le commissaire voulut récupérer son agent.

Baréti se doutait de ce qu'il allait arriver une fois le policier parti. À son réveil, il courut vers la place de l'hôtel de ville et, de nouveau, trouva Jeanne débarrassée de son manteau. À nouveau, il convoqua ses services techniques.

Le jeu dura plusieurs mois. Le petit groupe de Monsieur Romaria attendait l'obscurité la plus totale. Un des membres de l'équipe enfermait les projecteurs braqués sur la statue d'un sac de jute noir. Deux autres apportaient une échelle et le dernier commando utilisait burin et marteau pour rendre à Jeanne son aspect originel. Le lendemain, les techniciens de la ville couvraient les seins de l'héroïne de la cité et rallongeaient sa jupe. Et la nuit... Cela aurait pu durer des semaines, sinon des mois. Mais un matin, Baréti trouva une foule hilare au centre de la place de la mairie.

Inquiet, l'édile écarta les passants et fit face à l'abjection, à l'horreur qui générait le rire de ses concitoyens. Jeanne semblait porter une de ces... une de ces combinaisons de latex qu'aucune boutique de vêtements honnête ne vendra jamais. Une fente, habilement ménagée, laissait deviner le sexe de l'héroïne de la cité... Quelqu'un l'avait redessiné avec une abondance de détails. Le visage fardé de la sculpture paraissait sourire de manière provocante. Gérard Baréti faillit défaillir. Sans égard pour ses quelques kilos de surpoids, il bondit sur le piédestal de la statue et arracha la combinaison. La brandissant au-dessus de sa tête, il toisa la foule un moment. « Que ceux qui se réjouissent de tels enfantillages sachent que je ne les laisserais pas faire. Je ne les autoriserais pas à mettre en péril la moralité de notre cité, préférer le vice à la vertu. Nous voilà en guerre ! » Et il sauta sur le sol, imprimant un tel choc à ses chevilles qu'il grimaça de douleur.

Dans la foule, un homme serra les dents. Il ne s'agissait plus du seul respect de la statue, mais à une question de liberté, de survie. Jeune, il avait lutté contre la dictature de Ceausescu, il n'allait pas se soumettre à celle d'un tyran de pacotille !

À la nuit tombée, Romaria retourna auprès de Jeanne, ses acolytes à ses côtés, certes épuisés, mais toujours déterminés. Dès leur arrivée, toutefois, plusieurs silhouettes masquées jaillirent des quatre coins de la place, matraques à la main. Un affrontement commença, âpre, sans merci, d'une cruelle intensité qui fit s'enfuir les complices du vieux résistant ! Lui mobilisait ses dernières forces pour refuser de reculer, griffant, mordant, giflant ses agresseurs.

Autour des combattants, toutes les lumières s'étaient allumées. Jusque-là on s'amusait de la lutte entre le maire, ses services techniques et les défenseurs de Jeanne. À présent, la situation semblait échapper à tout contrôle. Les hurlements qui déchiraient la nuit faisaient frémir les habitants et terrorisaient les enfants ! On devait fermer portes et fenêtres, on devait se calfeutrer chez soi pour retrouver un peu de tranquillité.

Seul, le boulanger, certain de ne pouvoir se rendormir, avait osé sortir pour voir ce qui se passait. Ceux qui les avaient éveillés avaient quitté les lieux. Ne restait qu'une forme recroquevillée sur le sol. Il appela son épouse : « Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? Une personne à terre ? » Sa femme le retint par la manche : « Aucune idée, mais ne va pas prendre un mauvais coup. »

Le boulanger hésitait un peu, mais ne voyant personne aux alentours, il avança donc bravement sur la place. Le spectacle qu'il découvrit lui glaça les sangs : enroulé sur lui-même, son vieil ami geignait comme un animal blessé.

Romaria resta dans le coma une quinzaine de jours. Seule son exceptionnelle résistance lui permit de survivre à ses graves lésions à la tête. Les volontaires se relayèrent à son chevet, à lui qui ne possédait plus aucune famille depuis la mort de son épouse, une dizaine d'années auparavant. Parmi ces personnes se trouvait Baréti. Les autres visiteurs avaient d'abord protesté à mi-voix, certains de sa responsabilité dans l'agression qui avait failli emporter le vieil homme. Pourtant, la sincérité de la douleur du maire les fit taire.

« Nous devons contacter ses proches, là-bas. Il risque de ne pas s'éveiller. » Lança le boulanger, venu comme tous les jours avec un sac de croissants et de chouquettes de la veille. « Il a raison. Les pauvres. » Pensa Baréti qui se mit à pleurer sans pouvoir s'arrêter. La mort d'un homme ! Il allait être responsable de la mort d'un homme... par principe, par fierté, par... excès d'autorité. Il courut voir le curé de la paroisse pour lui demander assistance et sanglota sur l'épaule de l'ecclésiastique. Une telle erreur, un tel aveuglement. Aucune parole de son guide spirituel ne pouvait le consoler.

Durant les semaines qui suivirent l'hospitalisation de Romaria, la famille, les amis du maire eurent bien du mal à le reconnaître. Il ne se lavait plus, ne se rasait plus, mangeait si peu qu'il dépérissait à vue d'œil. Il ne quittait plus la chambre de son ancien ennemi que forcé par le corps médical. Pourquoi le seigneur qu'il avait cherché à servir lui imposait-il une telle épreuve ? Quelle erreur avait-il commise ? Peut-être n'avait-il rien compris à la vie, à ce qu'on devait faire ou ne pas faire ? Il s'était montré présomptueux, orgueilleux... Bien malin celui qui saurait pourquoi il avait voulu défendre la vertu de gamins turbulents et lubriques. Il leur fallait sans doute bien plus que la vision d'un sein ou d'un sexe de femme pour être choqués. Il regretta de n'avoir pas parlementé, avec ses opposants, de n'avoir choisi la raison, le dialogue mais la manière forte. Des hommes armés lancés contre un

vieillard ! Impardonnable ! Il se mit à boire, renia sa religion et devint aussi fervent athée qu'il avait été dévot.

Quand Romaria s'éveilla enfin, après six mois de coma, il sursauta en trouvant à ses côtés son ennemi. Il refusa d'abord de lui parler. Mais lorsqu'il vit le visage marqué de Baréti qui venait chaque jour à sa porte, lorsqu'il entendit sa voix tremblante, il accepta de le laisser s'asseoir à son chevet.

Et c'est d'ailleurs ensemble qu'on les retrouva une dizaine d'années plus tard, au pied de la statue, à se partager une bouteille à même le goulot. Romaria n'avait jamais tout à fait recouvré sa santé et Baréti avait perdu goût à toute vie sociale. Lui qu'on imaginait aux plus hautes fonctions n'avait plus envie de rien... juste de passer son temps sous les jupes de Jeanne, avec son seul, son dernier ami.

La plupart des nouveaux habitants de la place, jeunes couples, cadres supérieurs détachés des entreprises voisines, ne connaissaient pas l'histoire de ces deux hommes. Tout juste avaient-ils entendu dire que l'un des deux avait été député ou curé, ils ne le savaient pas bien. Dix ans, aujourd'hui, représentent presque une éternité. Tout change ou disparaît en un tel laps de temps, y compris ce à quoi on tenait presque autant qu'à la vie.

Plus personne ne se soucie de cette Jeanne, soi-disant fondatrice de la cité, statue somme toute assez quelconque. Un concours a été organisé pour doter la ville d'une nouvelle sculpture, plus moderne. La mairie a proposé un thème : la réconciliation, celle du jeune et du vieux, du croyant et de l'incroyant, du riche et du pauvre, du vice et de la vertu. Lorsqu'on leur a expliqué le projet, Baréti et Romaria n'ont cessé de rire jusqu'à la nuit.